

Ode à la blancheur (fragments)

Juan Garcia

Volume 8, Number 1, février 1972

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/036507ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/036507ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0014-2085 (print)

1492-1405 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Garcia, J. (1972). Ode à la blancheur (fragments). *Études françaises*, 8(1), 55–62.
<https://doi.org/10.7202/036507ar>

JUAN GARCIA

Ode à la blancheur

(fragments)

Combien de fois aurai-je en toi porté mon âge
et fait la part du rêve et celle du miroir
avant que tu ne viennes en de nouveaux visages
pour limiter ma vie à sa plus simple image
et refaire avec moi un chemin dans nos cœurs
combien de fois aurai-je effacé ton passage
afin de n'être plus que le témoin d'une ombre
tant la nuit était propre à passer mes messages
et le vent rapporteur de mes moindres signaux
et j'ai laissé ici la preuve de mes pas
sans qu'une seule pierre ait permis la parole
car je ne savais plus où éclairer mon corps
ni traîner avec moi mon cadavre à venir
avant que le sommeil ait fait place à la mort
puis le jour est venu renouer chaque maille
pour un envers du monde où rêver à loisir
et je n'ai su que dire que ton nom à la ronde
pendant que le soleil éclatait dans mes veines

Longtemps je t'ai cherchée au large de mes songes
ne sachant plus comment remuer dans ma peau
ni comment retirer la poussière de mon sang
et je n'ai pu trouver que des bribes de ciel
sur une terre d'usure que le temps fait durer
je n'ai pu que marcher hors les murs de mon âme
pour n'être plus qu'un homme en marge des vivants
mais déjà la sagesse avait un goût de cendre
et la chair une saveur de vieille outre de vin
le matin n'offrait plus que le néant des ruines
à mesure que le monde découvrait son profil
et partout fut donné le permis de tuer
et de voir en son frère une flamme à éteindre
l'arbre même n'était qu'un symbole de plus
à coucher parmi d'autres sur un champ de bataille
et la faim qui avait eu raison de l'enfance
au point qu'il n'y avait que des cris dans les ventres
battait tout le pays en quête d'un écho

Maintenant je ne sais où tourner mon regard
je n'ai plus dans la bouche que des restes de mots
qui s'échappent de moi pour une entente au loin
et ne disent plus rien que des choses visibles
tout ce que j'ai connu s'en va à la fontaine
la rose que j'aimais tant a perdu son savoir
la chanson la plus douce m'est un signe de pluie
et je vais tel qu'un dieu qui décrète l'éclair
en des villes traversées de rumeurs et de rues
qui n'ont plus que l'éclat d'un dernier souvenir
je vais en des décors que l'aube va surprendre
ouvrant sur l'avenir une à une des portes
et comptant sur mes mains les saisons de surcroît
tandis que des étoiles se meuvent sur les herbes
à l'égal des poissons qui parcourent l'azur
et que je ne suis plus qu'un amas de silence

Je me souviens de toi depuis mon dernier souffle
la vie m'avait quitté à la lenteur du sable
et pourtant je n'étais qu'au début de moi-même
déjà veuf d'un amour qui n'avait pas de nom
et traînant la semelle en de vieux cauchemars
qui avaient le pouvoir de me laisser sans gestes
je n'étais que celui qui mérite les chiens
le vagabond d'hier qui se couvrait d'ordures
mon aventure n'était que l'effet d'une eau trouble
ma vue ne se bornait qu'aux plus anciens mirages
et je ne pouvais plus que plonger hors de moi
en quête d'un courant où rouler sans fatigue
jusqu'à ce que ma tête ne soit plus qu'un torrent
à force de penser en formes et couleurs
et que le premier homme à suffire à ses actes
soit présent pour toujours au colloque des anges

Voici que je ne suis plus
dans cette nuit de couteaux aveugles
que celui qui pose sa main
trois fois contre le ciel, qui s'ouvre
au premier acte du monde
dans un cliquetis d'éclairs
celui qui n'a pas de nom beau
à faire paraître sur son front
comme le cœur obscur de l'étoile
dans la sueur blanche des nuages

Voici que les mots prennent forme
dans l'atelier de ma patience
le cœur est seul dans sa corolle
tout imprégnée de sens
de grand matin un petit homme
laisse errer son visage
sur une rue de pas perdus
où les bruits sont des sous noirs
pas une fille qui ne soit pas
à la hauteur de son jeune âge
pas un regard à la fenêtre
qui ne soit un livre ouvert

Je me souviens de l'aujourd'hui
j'avais vingt ans moins le sourire
et une chambre au fond du jour
qui me coupait de tout reflet
le printemps était revenu
comme une empreinte au creux des pierres
c'était midi qui refaisait
le long parcours de son horaire
et ton corps éclatait sur le mien
comme une source en plein soleil

Tous les soirs à la même heure
tu poussais vers moi tes cheveux
et dans l'anonymat des draps
n'ayant pas de nom à te donner
qui soit ici ton ornement
ni ne pouvant aller par les mains
vers le profil de ta présence
je déposais mon souffle sur ton souffle
et je mâchais comme des herbes
ta chair à même son sommeil

Je pense à des paroles hors des murs et des mots
qui nommeraient les choses d'après leurs noms célestes
et dont le seul rempart serait la vérité
un château y serait sous le charme d'un chant
que chanteraient des hommes à la veille de naître
l'automne reviendrait faire de l'arbre un squelette
où des oiseaux en cris n'auraient déjà plus d'ombre
et l'on verrait du ciel des cortèges de saints
en blanc se détachant du rouge de leur sang

Je pense et ce n'est pas que mon cœur au partage
ce n'est pas que mon ode en morceaux dans le vent
c'est une croix de plus pour le salut du monde
et le chemin se fait pas à pas vers le jour
à la mesure des temps que laissent les tambours
la chapelle est au bout du dernier repentir
elle n'attend qu'un soupir devant tous les péchés
pour célébrer l'alliance entre le vin et l'eau

La nuit va me venir comme une eau de colère
et je ne pourrai plus que boire à l'abandon
sans cesse revenu au lieu du déjà vu
cassé dans mon élan vers le sommet du jour
pourtant j'aurai laissé dans les contours du vent
ma face reproduire ride à ride ma vie
et fait trois fois le tour du donjon de folie
sans que le dernier masque m'ait laissé son rictus
pourtant j'aurai donné mon obole à qui meurt
comme on meurt au milieu d'une ronde d'enfants
mais que me reste-t-il à crier dans mes fers
pour que le plus grand nombre ait l'âme à la surface
que me reste-t-il donc de noir dans la mémoire
pour choir ainsi sur terre comme une mauvaise ombre

Je vois que le silence ne se fait qu'avant l'aube
quand il n'y a personne aux bouches des fusils
et que les condamnés ressemblent aux élus
je vois que d'un regard ma nature est jugée
malgré la mère aimée comme de l'eau bénite
et le père tourné vers le bras du bourreau
je vois et c'est déjà un nuage de plus
à faire passer au loin pour que l'eau continue
et le langage perd tout indice du monde
pour exprimer de haut le sillage des âmes